

LE VASE DE SOISSONS N'EXISTE PAS

*& autres
vérités cruelles
sur l'histoire de France*



Christophe Granger
Victoria Vanneau

autrement

Extrait de la publication

Collection « Leçons de choses »

**Une histoire vivante, dont les objets
sont les personnages inattendus.**

LE VASE DE SOISSONS N'EXISTE PAS



Le vase de Soissons, le sou de Varenne, le masque de fer, le bouclier de Vercingétorix : qui n'en a pas entendu parler ? Ces objets semblent à eux seuls incarner l'histoire de France. Et pourtant... aussi légendaires soient-ils, la plupart n'existent pas !

Le vase de Soissons, butin de guerre de Clovis brisé par un soldat refusant que la relique soit rendue à l'Église, est pour certains un vase, pour d'autres tout juste une coupe... A-t-il d'ailleurs même été brisé ? Une chose est certaine : il n'en demeure aucune trace.

D'où vient cette légende, qui met en scène l'épopée du premier Roi Très Chrétien et fournit à la monarchie française une lignée glorieuse ?

Deux historiens sont partis sur les traces de quinze objets mythiques de notre histoire, pour mettre à nu la formidable saga de leur invention. Oubliez ce qu'on vous a raconté sur l'histoire de France : voici une enquête inédite, joyeuse et passionnante, qui raconte notre histoire telle que nous ne la connaissons pas.

Conception graphique : Thomas Dimetto © Autrement.
Imprimé et broché en Italie.

Retrouvez toute notre actualité sur
www.autrement.com
et rejoignez-nous sur **Facebook**

**Le Vase de Soissons
n'existe pas**

&

autres vérités cruelles
sur l'histoire de France

Leçons de choses

Une collection dirigée par Christophe Granger

Les objets sont le lieu d'une mémoire silencieuse. Compagnons de vie, personnages inanimés des histoires de famille, marqueurs des appartenances sociales, ils portent sans le dire la trace du temps, des goûts et des humeurs dont est fait le tissu de nos existences. À qui veut bien poser sur eux un regard désaccoutumé, ils forment ainsi l'archive vivante de nos musées imaginaires. Des jouets de l'enfance aux *sex toys*, du bibelot empoussiéré à l'étoile jaune de Vichy, tous racontent une histoire individuelle et collective à la fois, une histoire de la vie quotidienne et des faits de société. L'apparition d'un objet, ses détournements, ses redécouvertes ou encore les modalités de son obsolescence (où sont passés les chapeaux d'antan ?) trahissent des bouleversements historiques d'envergure.

C'est toute l'ambition de cette collection que de proposer, sur les traces de cet « *infra-ordinaire* » qui ravissait Perec, un voyage au pays des objets.

Le suivi éditorial de cet ouvrage a été assuré par Chloé Pathé.

© Éditions Autrement, Paris, 2013.

www.autrement.com

Christophe Granger et Victoria Vanneau

Le Vase de Soissons n'existe pas

&

autres vérités cruelles
sur l'histoire de France

Éditions Autrement – Collection **Leçons de choses**

Extrait de la publication

« On accommode l'Histoire à peu près
comme les viandes dans une cuisine.
Chaque nation les apprête à sa manière de sorte que
la même chose est mise en autant de ragoûts différents. »

Pierre Bayle
Nouvelles de la République des lettres, 1686

Avant-propos

Encore une histoire de France ? On croyait pourtant tout connaître. Les dates, les règnes, les batailles, les héros. Depuis une décennie, on a même accommodé le tout aux besoins du moment. On parle d'identité nationale ? Voilà l'artillerie des grands hommes. Les souffrances d'une communauté ? Voilà l'esclavage et l'histoire coloniale. On y a aussi glissé les femmes, les anonymes, les animaux. Bref, on en jurerait, le grand récit de la nation est bien en place.

Et pourtant, l'édifice a encore et toujours ses mystérieux absents : les objets. Le plus étrange est qu'ils n'ont pas démerité. Nombre d'entre eux ont glorieusement pris part à l'histoire de France, et certains comptent même parmi ses personnages les plus rutilants. Le vase de Soissons, qui incarne à nos yeux l'épopée de Clovis. La culotte de Dagobert, tardivement mise à l'envers pour écorner les rois. Ou encore le chapeau de

Napoléon, dont la majestueuse silhouette faisait frémir l'Europe entière et s'enrichir les faiseurs de copies.

Ces objets, on les connaît comme si on les avait faits. On y accroche de belles images. Parfois même un événement ou deux. Mais soyons honnête : on serait bien en peine de dire d'où ils viennent, qui a forgé leur légende et même s'ils ont un jour existé. La mémoire des peuples est ainsi faite.

Alors on a décidé d'aller voir ça de plus près. En historiens. Et de les tirer, ces objets mythiques, du grand tiroir aux anecdotes nationales pour les rendre à leur histoire singulière. On en a pris quinze. Les plus fameux. Certains sont bien un peu passés de mode, mais il fallait les voir, glorieux et tout amidonnés de légendes, il y a encore un siècle ou deux. Le tout sur deux mille ans. Des Gaulois au xx^e siècle. Du bouclier de Vercingétorix, jeté aux pieds de César devant Alésia, jusqu'au pantalon rouge des poilus de la Grande Guerre. Pour ça, on a mobilisé les savoirs les plus récents des historiens et on est allé gaiement fouiller les vieux grimoires de la nation.

*

Le périple, autant le dire tout de suite, a de grandes chances de désarçonner. De choquer, peut-être. Parce qu'il expose à de sérieuses déconvenues. On ne se débarrasse pas si facilement de ses croyances. Moins encore quand elles ont un parfum de salles de classe. Mais la déconvenue vaut bien le détour. Elle se paie en retour d'une ribambelle de découvertes, qui brouillent

l'image trop lisse du passé national et le font d'un coup pousser tout autrement. Des preuves ? C'est parti.

Le vase brisé à Soissons ? Inventé de toutes pièces un bon siècle après Clovis pour donner à la royauté française un premier représentant digne de ce nom. La Sainte Ampoule ? Pas mieux. Les ferrets d'Anne d'Autriche ? Le masque de fer ? Faux, faux et re-faux. De quoi se demander où nos ancêtres avaient la tête. D'autres sont vrais, qu'on se rassure. Jeanne d'Arc avait bien un étendard et Louis-Philippe un beau parapluie. Ça oui, on vous l'accorde. Mais les choses s'arrêtent là. Ces ustensiles, plein de panache pour l'un et tout piteux pour l'autre, n'ont pris place dans l'histoire de France qu'au gré des intentions politiques qu'un beau jour on a voulu leur faire servir. Et c'est bien là ce qu'il faut comprendre : ils ne sont pas le docile décor de l'histoire, tous autant qu'ils sont. Ils agissent. Ils séduisent. Ils frappent les esprits et y fixent l'épisode souvent bien mieux que toutes les démonstrations raisonnables du monde. Et c'est sans doute là le secret de leur si éclatante présence.

Pourquoi prêter un godemiché à Marie-Antoinette ? Pas de meilleur moyen, pour les pamphlétaires du XVIII^e siècle, de discréditer la reine et de désacraliser la royauté. Pourquoi, au XIX^e siècle, inventer ce bouclier jeté à Alésia ? Pour dire la bravoure du chef gaulois, c'est certain. Mais aussi pour incarner le patriotisme de ces barbares dont on commence alors à faire « nos ancêtres ». Pourquoi, encore, faire tenir l'arrestation de Louis XVI à Varennes sur l'intervention d'un sou plutôt que sur celle du pot de chambre un temps préféré ?

Et comment se fait-il que la France ait jugé bon, en 1830, de faire tenir la colonisation de l'Algérie sur la foi d'un petit chasse-mouches dont la joue d'un ambassadeur aurait essayé l'affront trois ans plus tôt ?

*

Pas besoin de tourner autour du pot. À les redécouvrir ainsi, ces objets trop connus et finalement très mal connus, c'est toute l'épopée familière de la nation qui change de visage. D'Alésia à Austerlitz et au-delà, voilà ressuscités les tumultes d'une histoire de France telle qu'on ne la raconte pas. Ce qu'ils disent ? D'abord ceci. Que l'histoire de France, la grande histoire, l'« Histoire avec sa grande hache » comme disait Perec, a accroché la plupart de ses grands moments et la plupart de ses héros à la silhouette d'un objet. Parfois grandiose. Parfois nettement plus ordinaire. Bien sûr, dit comme ça, ça n'a pas l'air de grand-chose. Mais, à l'heure où on nous rebat les oreilles avec les devoirs de la mémoire collective, mémoire par-ci, mémoire par-là, il y a quand même de quoi se gratter un peu la tête. Les objets ont été omniprésents, on l'a trop peu dit, dans les opérations destinées à construire le passé de la nation.

Mais ce n'est évidemment pas tout. Sans quoi on n'irait pas bien loin. Non, le principal est là : dans les légendes successives et parfois opposées dont ces objets légendaires n'ont pas cessé d'être les ventriloques. Ils ont eu plusieurs vies. Ils ont changé de signification et parfois même de tête au gré des dynasties et des

régimes politiques. La couronne plantée sur le champ de bataille à Bouvines, par exemple, n'a pas toujours été ce qu'elle est. Elle disait la grandeur de la monarchie. Le XIX^e siècle en a fait le symbole de la nation réunie. Au passage, on découvre combien le XIX^e siècle puis l'école républicaine ont beaucoup fait pour inventer le passé de la nation tel qu'il est parvenu jusqu'à nous.

Mais poussons un peu plus loin. Juste un peu. Ce livre, autant le dire tout net, n'a pas l'âme d'un exterminateur de mythes. À quoi bon ? Tous les quinze jours, un essayiste, un journaliste ou un acteur s'en chargent dans un grand et beau fracas. Ceci était faux. Ceci n'était pas vrai. Et le tour est joué. Le plus souvent, il faut bien le dire, c'est pour mieux rafistoler, un peu plus loin, une autre grande mythologie pas plus folichonne. On peut lire tous les *Métronome* du monde, on n'est pas plus avancé. Car il faudra bien s'y résoudre, à la fin : l'histoire de France qu'on se raconte, toujours un peu pompeuse, un peu écrasante même, n'est pas le fruit de vérités historiques établies une fois pour toutes, et qu'on pourrait retrouver, corriger, rectifier. Non, elle est le produit incertain des manières changeantes de raconter les choses passées, de les nouer au présent et de mettre tout ça en ordre ainsi et pas autrement. Pierre Bayle avait tout juste. On accommode l'histoire comme les viandes dans une cuisine. Et il disait ça au XVII^e siècle, déjà.

Alors rassurons tout de même ceux qui aiment les choses bien nettes. Les historiens sont là pour dire le vrai. Sans ça, où irait-on. Le hic, et c'est probablement la vérité la plus cruelle qui loge en ces pages, c'est que le

vrai, en histoire, est toujours mêlé de faux, de demi-faux et de presque vrai. Et mieux que ça : le faux, comme ce vase de Soissons ou ce sou de Varennes, est souvent plus vrai que le vrai. Comment ça ? C'est simple : au fil des siècles, les légendes inventées et réinventées autour de ces belles reliques nationales ont produit du vrai. Elles ont conduit les hommes à agir et à penser le présent, le passé, l'avenir comme ci plutôt que comme ça. Voilà ce qu'ils sont au fond, ces objets mythiques : des fictions agissantes. Alors il ne sert à rien de les écraser, de les dissoudre. Ce qu'il faut, c'est comprendre à quoi ils pouvaient bien servir, comment on y a cru et ce qu'on a pu faire en leur nom. Et c'est bien toute l'affaire.

*

Moralité ? Il faut continuer à raconter l'histoire de France. Mais il faut savoir ce qu'on raconte. L'histoire, on a beau dire, n'est pas là pour fabriquer de l'adhésion aveugle au grand récit de la nation. Pas plus qu'elle n'est là pour imposer un héritage. Voilà ce qu'elles disent, ces quinze leçons de choses. L'histoire est là pour montrer les opérations qui ont jadis gouverné la construction du passé. Et qui continuent de le faire, sous nos yeux. Elle est là pour permettre à chacun de le raconter, de le critiquer, de l'aimer ou pas, ce passé, le tout en connaissance de cause, comme on dit. Et c'est déjà un sacré pas de côté.

Pour l'heure, tout commence en 52 avant J.-C., dans la Gaule celtique, sur la colline où était juchée Alésia.

52 avant J.-C.

Le bouclier de Vercingétorix



Vercingétorix, par Eugène Delacroix, 1829.

© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Jean-Gilles Berizzi

De la défaite d'Alésia, on a retenu une scène. Glorieuse. Presque une victoire. Vercingétorix se rend. Des générations d'écoliers peuvent en témoigner. Il enfourche son cheval et s'en va fièrement jeter ses armes aux pieds de César. Et tant qu'il y est, il lance aussi son bouclier. Mordicus. À deux millénaires de là, l'ustensile a pris du galon. En 1968, l'un des albums d'*Astérix* en fait même son personnage principal. C'est qu'avec lui, un siècle plus tôt, les Gaulois sont devenus « nos ancêtres ». Et Vercingétorix, le premier héros de la nation. Rien que ça.

Et les Gaulois devinrent « nos ancêtres »

52 avant J.-C. La Gaule, autant commencer par se faire du mal, n'existe pas. Elle n'a jamais existé. En tout cas pas sous la forme de ce territoire unifié où on a cru pouvoir faire pousser les traits anciens de la France. Elle était faite d'une multitude de peuples. Une bonne soixantaine. Éduens, Arvernes, Carnutes et compagnie. Chacun son gouvernement, son chef et sa monnaie. Une chose en commun, toutefois : sept ans plus tôt, les armées de César ont tout envahi.

Des chefs gaulois se sont alors rebiffés. Et parmi eux, Vercingétorix. C'est lui qui conduit la campagne contre César. De lui, pour être franc, on ne sait pas grand-chose. On en viendra même à se demander si c'était bien son nom, et pas un titre de gloire, le

« grand-chef-des-cents-têtes ». On sait du moins qu'il est jeune, la petite trentaine. Que c'est un chef arverne (actuelle Auvergne) et un noble de haut rang. Qu'il dispose d'une vaste clientèle qui le rend puissant. Et qu'il a jadis bataillé aux côtés de César. De ça, on peut être sûr. De ça, et d'une autre chose encore. C'est lui qui mène les troupes gauloises à la victoire de Gergovie, puis au siège d'Alésia – actuelle Alise-Sainte-Reine, n'en déplaise aux faiseurs de coups médiatiques plus épris de polémique que de vérité historique.

Bref : Alésia. Les Gaulois s'y enferment. Plus tard, ils seront nombreux, Montaigne en tête, à se gausser de cette manœuvre si « contraire et à l'usage et à la raison de la guerre ». César, lui, n'en est pas mécontent. Il fait barricader la ville. La cerne de fossés et de palissades. La faim s'installe. Certains, parmi les vingt mille captifs, veulent se rendre. Vercingétorix le sait. Il convoque le conseil. Il dit que cette guerre, il l'a menée pour « conquérir la liberté de tous ». Il dit aussi qu'il donne sa vie pour apaiser les Romains. Dehors, César s'est installé sur un tribunal. Il attend. La fin est abrupte. C'est César lui-même qui la raconte, dans sa *Guerre des Gaules*. Et c'est la seule trace qui reste des faits. Onze pauvres mots. « Les chefs sont amenés, Vercingétorix est remis, les armes sont projetées. »

Et ensuite ? Les assiégés sont distribués comme esclaves. Et Vercingétorix est envoyé à Rome et mis à mort six ans plus tard. Et puis c'en est fini des Gaulois. On n'en parle plus. Les érudits du Moyen Âge les ignorent allègrement. Ils font commencer l'histoire du royaume

avec les Francs. Avec Clovis, un roi, un chrétien celui-là. César, ça oui, on le connaît. On le lit. On en médite les tactiques, l'autorité, la réputation. Les Gaulois, eux, ne font pas recette. Les humanistes de la Renaissance, qui traduisent la plupart des textes antiques, mettent bien un peu la puce à l'oreille. Il y avait de la vie avant les Francs. Des peuples barbares vivaient là.

En 1619, Scipion Dupleix ose. Dans ses *Mémoires des Gaules depuis le Déluge jusques à l'établissement de la monarchie française*, il inscrit les Gaulois dans l'arbre généalogique de la royauté. Mais c'est à peu près tout. Ne descend pas des Gaulois qui veut. Jusqu'à la Révolution, l'idée révulse. Nicolas Fréret en sait quelque chose. Au début du XVIII^e siècle, il s'en vient lire devant Louis XIV un *Mémoire sur l'origine des Francs*. Et il le dit tout net. Les Francs étaient des Germains. Et avant eux, il y avait eu un peuple, barbare, païen, dont descend toute la noblesse de France. Le coup est rude. Il est embastillé.

Du coup, les Gaulois attendront un peu pour devenir « nos ancêtres ». Ils le deviennent au siècle suivant. Le XIX^e. Ce qui en soi n'est pas une surprise. Ce siècle était littéralement obsédé par l'histoire. Il redécouvre l'Antiquité et invente même le « Moyen Âge ». Et puis c'est le temps des nationalismes et de la construction des nations. Doter le pays d'un territoire « naturel » et de racines irréprochables, voilà la grande affaire. Et maintenant que les Francs ont un douteux parfum d'Ancien Régime, les Gaulois sont tout désignés.

C'est l'historien Amédée Thierry qui ouvre la voie. 1828. Dans sa volumineuse *Histoire des Gaulois*, il

l'affirme. La Gaule et la France ne font qu'un. Elles sont une même patrie. « Une race de laquelle descendent les dix-neuf vingtièmes d'entre nous, Français. » Et puis surtout, il découvre Vercingétorix. « Si pur, si éloquent, si brave, si magnanime dans le malheur, et à qui il n'a manqué pour prendre place parmi les plus grands hommes, que d'avoir eu un autre ennemi, surtout un autre historien que César ! » Il en fait un chef charismatique. Un héros romantique. Et même, soyons fous, un « patriote gaulois ».

La trouvaille peine toutefois à se frayer un chemin. Il faut la verve d'un Henri Martin pour ça. En 1837, dans son *Histoire de France*, qui rencontre alors un immense succès, il revisite l'album de famille des Français. « Le caractère des Gaulois a subsisté chez nous tous, dit-il, comme leur sang a passé de génération en génération jusque dans nos veines. » L'affaire est faite. Et c'est sur ce terreau que pousse, au XIX^e siècle, la rutilante histoire du bouclier jeté.

On est prié de jeter les armes

Revenons à Alésia. « Vercingétorix est remis, les armes sont projetées », disait César. *Arma projiciuntur*. Et on le croit volontiers. Après tout, il y était. Seulement la formule est laconique. Et les historiens se sont copieusement gratté la tête pour se figurer la scène. Aujourd'hui, on le sait. Les Gaulois, défaits, ont rassemblé leurs armes, et les ont jetées depuis le haut du mur dans le fossé qui bordait la ville. C'est clair, mais c'est peu. La scène manque de panache. Alors on va l'enjoliver.

Achévé d'imprimer en septembre 2013
par Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des Éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
N° d'édition : L.69EHAN000949.N001. ISBN : 978-2-7467-3772-3
Dépôt légal : octobre 2013.